

La Belle Aux Gants Noirs

FEUILLETON DE L'ABEILLE

Ses mots pressés, nombreux et colorés, la Faltorni raconta tout d'une haleine l'histoire d'un ancien tenor qui, jadis, à côté d'elle, avait remporté de grands succès en Italie, et qui, poussé par la passion commune à tant d'artistes, avait voulu fonder à Paris un théâtre lyrique sur une scène abandonnée, dans les environs du Château-d'Eau. Il y avait dépensé le reste d'une fortune jadis importante; à présent, il succombait, écrasé par les frais, au milieu de l'indifférence de plus en plus insensible aux charmes des vieux opéras italiens. Pour sauver le malheureux directeur de la faillite et ses artistes de la misère, il était indispensable de frapper un grand coup. Le succès de Rosen au concert se renouvelerait sans doute au théâtre et ce serait le salut pour tous ces braves gens. En somme, il s'agissait non pas d'un engagement ordinaire; non pas de se résoudre à exercer une profession, qui, jusqu'à présent semblait répugner à l'âme délicate de la jeune fille, mais bien seulement d'une bonne action, d'une œuvre de charité comme les femmes du meilleur monde, les plus inattaquables, les plus respectées, les plus chrétiennes, en accomplissent quelquefois dans l'intérêt des pauvres.

— Si l'événement répond à mon attente, disait la Faltorni, quelques soirées suffiront pour mettre hors de peine mes protégés. Si, contre toute vraisemblance, votre talent n'est qu'un talent de concert, la charité n'en sera que plus méritoire puisqu'elle sera sans récompense. Ce sera l'épreuve décisive qui vous confirmera dans vos résolutions et écartera désormais loin de vous toutes les sollicitations importunes. Quoi qu'il arrive d'ailleurs, le sacrifice ne sera pas de longue durée, le bail de l'impressario touchant à son terme.

Ainsi qu'au premier concert, le succès dépassa toutes les prévisions et toutes les espérances. Des applaudissements infinis, des cris, des trépignements, des larmes saluaient l'artiste et la sacrèrent à jamais. Mais Rosen de Kerlo, tout en savourant la volupté du succès, semblait hantée par une préoccupation mystérieuse; on eût dit que sa pensée cherchait dans cette salle soulevée par l'enthousiasme quel qu'un que ses yeux ne voyaient pas.

Le lendemain, la presse fut unanime à célébrer les mérites de la nouvelle étoile, tout en signalant dans les gestes de l'artiste une certaine gaucherie, un embarras disgracieux qu'on mettait sur le compte de son inexpérience de la scène.

Le public, justifiant les arrêts de la critique, se prit de passion pour sa jeune favorite, et durant vingt trois soirs consécutifs, sans qu'il fût besoin de changer le spectacle, Rosen accomplit ce miracle de donner à l'œuvre aimable de Plotlow une nouvelle jeunesse, d'attirer la foule dans un théâtre longtemps désert, l'argent dans une caisse toujours vide, et de relever une entreprise que les syndics avaient guetée depuis sa naissance.

Après le foudroyant succès du premier soir, le directeur lui avait offert un traité qui lui assurait, comme cachet, la moitié de la recette. Au bout de dix-huit représentations, tante Rose avait touché près de quarante-cinq mille francs. Toutes les recettes avaient dépassé six mille... Mais Rosen avait exigé que sa part ne fût prélevée que sur les bénéfices.

— Où allons nous faire de tant d'argent? disait en riant tante Rose. Et la jeune fille répondait: — Gardez-le toujours... Nous en trouverons bien le placement avant qu'il soit longtemps!

Rosen ne dissimulait pas à sa tante — eût-elle voulu d'ailleurs cacher sa joie, qu'elle n'eût pu l'empêcher d'éclater — à quel point le théâtre était en réalité son élément naturel, et quel charme profond elle trouvait à cette existence pour laquelle elle se sentait née, et à laquelle une infirmité cruelle, habilement mais péniblement voilée, et que le moindre hasard eût pu trahir, défendait qu'elle se consacrer, ainsi qu'elle l'eût voulu. Cette idée, d'autres pensées encore, qu'elle étouffait en cœur, semblaient mêler de l'ombre à son bonheur. Elle courbait la tête sous les menaces de l'avenir et sous les appréhensions du présent s'efforçant de puiser l'espoir et la réconciliation dans sa foi de chrétienne, chassant de son mieux les spectres noirs qui la harcelaient, et vivant au

jour le jour en se laissant griser par le succès pour tâcher d'oublier tout le reste.

Un soir, pendant qu'elle chantait la douce mélodie de la Rose, elle chancela soudain et parut près de s'évanouir. Ce ne fut qu'une défaillance d'une seconde: les spectateurs s'en aperçurent à peine et l'attribuèrent aux fatigues extrêmes causées par la succession des représentations quotidiennes. Elle se remit aussitôt, retrouva son assurance et ré péta sa romance pour la seconde fois avec plus de charme et plus de poésie que jamais. Quand, après des ovations prolongées, elle put enfin rentrer dans la coulisse:

— Sais-tu qui je viens de voir?... dit-elle à sa tante; Marc?

— Ah! fit simplement la vieille fille, cela devait arriver! Puis, après un silence pendant lequel elle avait vainement attendu quelque confiance, elle ajouta pour renouer la conversation:

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne soit pas venu plus tôt. Est-ce que sa mère est avec lui?

— Oui, ils sont tous les deux dissimulés dans une baignoire au fond de la salle, à droite, près de l'entrée des fauteuils.

— Comment as-tu fait pour les apercevoir?

— C'est le hasard! Tu sais... quand on chante, on ne pense qu'à ce qu'on dit... les yeux errent au loin... n'importe où... puis, monsieur Marc était penché, penché en dehors de sa loge comme s'il eût eu la pensée de m'attendre, de me parler, de me saisir!

— Peut-être bien, en effet, qu'il avait cette pensée!

— Il triomphe évidemment! J'ai fini par faire ce qu'il voulait, par arriver au point qu'il avait marqué lui-même. Peut-être se flattait-il d'être pour quelque chose dans la défaite de ma volonté?

— Moi, j'imagine qu'il n'est pas si pervers et qu'il n'en pense pas si long! D'ailleurs, je puis le savoir, si tu veux.

— Comment?

— Mais en allant prendre des nouvelles de sa mère, tout à l'heure, pendant que tu joueras! C'est très simple!

— Fais comme il te plaira, tante Rose!

Et dans ces mots prononcés comme à la dérobée, il y avait tant de supplication et, tout à la fois, tant de frayeur de laisser soupçonner la pensée qui les inspirait, que la bonne tante fit diligence et se hâta de gagner la salle dès que le régisseur eut averti que le dernier acte était sur le point de commencer. Tandis que sa nièce chantait, elle fit ouvrir la loge où se trouvait madame Roder; et, tout en jouant son rôle, Martha ne perdait rien des mouvements de l'une et de l'autre. Elle vit madame Roder gagner vivement le couloir, tandis que Marc demeurait assis à sa place, immobile, continuant à l'envelopper d'un regard fixe et obsédant. Il semblait à Rosen qu'à ce moment-là même, une invisible rière, tenant les cartes où sa destinée était écrite, les battait aveuglément et jouait sa vie!

Quand le rideau tomba, quand les mains lassées des spectateurs cessèrent d'applaudir, Rosen trouva sa tante qui l'attendait dans la coulisse, très émue.

— Sais-tu bien une chose?... dit-elle, si a failli mourir!

— Oh! mourir! fit Rosen avec un geste sceptique.

— Oui, mourir! Sa mère l'a cru perdu et c'est à nous que s'en prennent son désespoir et sa colère. La pauvre femme! C'est une bonne à laquelle on arrache son lionceau! J'en suis encore bouleversée!

— Grand Dieu, qui cherche à le lui arracher? interrompit Rosen d'une voix brusque. A la vérité, c'est tout le contraire!

— Tiens! fit la vieille fille tout l'intelligence suivait tout les soubresauts et les détours du cœur de sa nièce: "La vent a changé."

— Te Rose, écoute!

— Qui, mon enfant?

— Tu m'as souvent demandé à quoi nous pourrions employer l'argent que j'ai touché depuis trois mois et que nous avons accumulé sans presque en rien distraire... Je vais te le dire. Mais d'abord, combien possédons-nous?

— Oh! Je n'ose pas le dire tout haut! Plus de cinquante mille francs! J'ai encore touché ce soir deux mille trois cents francs... Si on le savait!

— Combien as-tu vendu jadis ton domaine de Kerlo?

— Kerlo? Mon domaine de Kerlo? Seize mille francs. Mais quelle idée? Que veux-tu dire? A quoi penses-tu?

— Veux-tu le racheter, tante Rose, ce Kerlo dont tu m'as tant parlé? Veux-tu? J'ai envie de fuir Paris, de connaître en mon tour cette rude poésie, cette paix profonde de la Bretagne que tu m'as si souvent exaltées et chantées.

— Ah! racheter Kerlo! ma chérie! tu me demandes si je le veux! Si je veux fuir cette ville maudite où tant de calamités m'ont flagellée, où tant d'autres malheurs nous menacent

LA BONNE LECON MEDICALE



Les élèves du Delgado Trades School apprennent comment rendre le premier service aux blessés. Ici nous les voyons en classe avec le Dr. Joseph Cohen qui leur explique la manière dont il faut employer dans un cas où le bras se trouve cassé ou meurtri. Ceci est une instruction très particulière et aussi très nécessaire pour les jeunes gens. Espérons que toutes nos écoles sauront suivre Delgado Trades School dans la voie d'instruction médicale aux élèves.

peut-être! Mais est-ce que cela serait possible?

— Pourquoi pas? Ecris au notaire d'Auray. Kerlo était à tes ancêtres depuis des siècles; tu y es née; c'est pour cela que tu l'aimais. Les étrangers qui l'ont acheté, par caprice sans doute, depuis une quinzaine d'années, n'ont pu s'y attacher et seront peut-être heureux de le revendre. Alors nous en réparerons les brèches; nous le relèverons s'il est en ruine; nous en augmentons les dépendances; deux ou trois tournées de concerts en Europe et en Amérique nous re-trouvent à même de vivre en suite sans redouter les atteintes de la pauvreté. Et nous resterons en Bretagne, toutes les deux, ignorées et tranquilles... ignorant à jamais et Paris et ceux qui l'habitent, et son bruit, et son vain fracas, et ses périls? Veux-tu?

Tante Rose, suffoquée par les larmes, sanglotait au-dessus du long manteau qu'elle eût dû poser sur les épaules de sa nièce et qu'elle gardait étendu sur sa propre poitrine, ne sentant plus du tout ce qu'elle faisait.

— Allons-nous-en vite, tante Rose, dit la jeune fille, le gaz est éteint! Nous discuterons en route, et tu écriras demain.

— Demain! protesta la tante avec une mine d'indignation, tu n'y penses pas, ma fille! J'écirai tout de suite, en rentrant.

— Comme tu voudras! Mais allons-nous-en; il est très tard.

Et toutes deux, serrées l'une contre l'autre, sortirent du théâtre vide, où les pompiers faisaient une dernière ronde.

A la porte, sur le trottoir, deux ombres les guettaient immobiles; c'était Marg de Roder et sa mère. Rosen qui les aperçut aussitôt, frémit, silencieuse. Dans son émotion et dans le besoin qu'elle avait d'épancher sa joie, tante Rosen s'arrêta devant eux et dit: "Nous rache-tions Kerlo, vous savez?"

Marc s'était découvert et salua sans prononcer une parole.

Rosen fut frappée de sa pâleur et de sa tristesse.

— J'apprends que vous avez été malade, monsieur, dit-elle doucement. L'espère que vous allez mieux?

— Je vous remercie, mademoiselle, répondit-il, en frissonnant, sans qu'on pût deviner si c'était de froid, de fièvre ou d'émotion.

Alors il y eut un silence: les yeux de madame de Roder, fixés sur Rosen, semblaient lui commander d'avoir les sentiments et de prononcer les paroles dont son fils avait besoin pour renouer à sa santé, pour reprendre goût à la vie; troublée, fascinée à demi, elle murmura sans savoir ce qu'elle disait:

— Ayez-vous travaillé, depuis que je ne vous ai vu?

— Hélas! fit-il, avec un sourire navrant... Mais je vous demande pardon... je sens que mes forces me trahissent. Je vous remercie de m'avoir permis de m'approcher de vous... adieu!

Et, défendant il se laissait soutenir dans les bras de sa mère, dont la douleur farouche persistait à attendre la promesse consolatrice, à l'explorer, à la vouloir. Rosen devina, sentit et balbutia:

— Nous irons prendre de vos nouvelles, nous irons vous voir demain, si cela peut vous être agréable... Oh! venez! fit Marc en joignant les mains dans un geste de prière éperdue.

— Je vous le promets! dit Rosen. Et demain!

Et, s'étant salués, les deux couples se séparèrent.

Tout le long de la route, tante Rose ne parla que de Kerlo, que de ses vieilles murailles, de ses grandes salles, de son jardin, des petits bois plantés pour rompre la monotonie de la lande sauvage, et de l'Océan, qui battait la falaise à quelques centaines de mètres du castel. Mais Rosen écoutait à peine, obsédée par une pensée qu'elle ne disait pas et qui la rendait à la fois heureuse et triste d'un bonheur infini et d'une tristesse indélébile. Il l'aimait, puis- qu'il voulait mourir quand elle le chassait de sa présence. Il l'aimait! et jamais elle ne pourrait être sa femme, jamais! On n'épouse pas une infirme!...

Le lendemain, comme elles l'avaient promis, les demoiselles de Kerlo revinrent chez leurs amis.

Aussitôt, madame de Roder, s'emparant de tante Rose dans un coin du salon, se mit à lui raconter en détail la maladie de son fils et ses angoisses maternelles...

Les deux jeunes gens s'étaient assis l'un près de l'autre. Rosen se faisait très bonne, très affectueuse, questionnant, interrogeant son ami, le raillant doucement, à mots couverts, mais sans amertume. Elle finit par lui dire: "Ah! si pour vous guérir et pour vous consoler je pouvais quelque chose!... Peut-être... après tout... peut-être! Venez donc chez nous demain vers deux heures. J'ai un piano; apportez votre opéra..."

Marc l'interrompit ou même sembla ne pas l'entendre.

— Je n'ai plus d'orgueil, plus d'ambition, murmura-t-il; je crois que la douleur en a dévoré le germe; j'improle donc votre charité simplement. Ne me chassiez plus de votre présence; c'est tout ce que je demande, mais je vous le demande à genoux, éperdument. Oui! j'ai été brutal, maladroit, stupide; je manque de civilisation, de politesse, de rhétorique! Mais je vous admire si profondément! Je vous aime tant!

A ce mot, Rosen eut un léger frisson, un imperceptible mouvement de recul, une soudaine crispation des paupières et des lèvres. Marc, craignant de l'avoir encore blessée, la suppliait d'une voix ardente et basse qu'elle écoutait avec délices et qui littéralement la grisait.

— Ne vous courroucez pas, lui disait-il, ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles! Je vous dis ce mot "je vous aime" comme vous le dites aux saintes que vous priez chaque jour. Elles ne s'en fâchent pas, elles! Sur mes lèvres, cette expression ne peut rien avoir d'injurieux quoique'elle n'ait rien d'humain. Je sais bien que mille abîmes nous séparent! Vous planez et je rampe encore... Mais, voyez-vous, je dis "je vous aime" parce que je n'ai pas, pour rendre ma pensée d'autre terre que celui-là. Ne soyez pas impitoyable, ne me chassez pas! ayez pitié de moi!

Pendant que Marc parlait ainsi, ses regards, de durs et brillants qu'ils étaient d'ordinaire, et pareils à des lames de glaive, étaient devenus si humbles, si supplicants, si anxieux, que Rosen, loin de vouloir se mettre en garde, était troublée doucement jusqu'au fond de son être et prête à pleurer tout à la fois d'une pitié douloureuse, et d'une inexplicable joie qu'au prix de sa vie elle n'eût pu vouloir laisser deviner.

Pour cacher son émotion et son trouble, elle allait et venait dans le salon, en riant, et en disant:

— Non! je ne me fâcherai pas! Mais vous avez des façons, convenez-en, qui choqueraient des filles moins prudes que je ne suis. Parlons d'autre chose et revenons à votre opéra. Ne l'avez-vous pas terminé, n'est-il pas composé, orchestré, prêt à être joué?

— Peut-être! je ne sais plus! d'ailleurs il m'importe; je n'en ai souci ni cure. Je n'y pense plus!

— Il y faut penser au contraire et rien n'est aussi important! Apportez chez moi votre manuscrit demain vers deux heures. Nous le verrons ensemble. Me refuserez-vous ce plaisir?

— Je ferai ce que vous m'ordonnez!

— Venez donc!

Alors, s'étant approchée de la pendule, elle regarda l'heure et pressa mademoiselle Rose de partir.

— Nous sommes en retard, dit-elle, et je manquerai mon entrée. Comme le temps passe!

Marc la remerciait avec une joie profonde. En se quittant, madame de Roder et mademoiselle Rose s'embrassèrent. Mais la réconciliation ne fut scellée que par cette étreinte des deux mères. Rosen demeura les mains croisées derrière son dos. Et malgré l'intensité de sa gratitude, Marc n'osa que la saluer avec respect, comme un sujet s'inclinant devant sa souveraine. Il se souvint, et il avait peur!

Madame de Roder et son fils se présentèrent à l'heure indiquée chez les demoiselles de Kerlo. Dans le très modeste salon où ils furent introduits, nulle fantaisie n'avait accru ni modifié le pauvre mobilier d'autant; seul, l'ancien clavecin avait disparu céant la place à un piano d'Erard.

Marc remarqua, lorsqu'il entra, que Rosen causait avec un personnage qu'il ne connaissait pas, mais que, cependant, il se rappelait avoir vu en un temps et en un lieu qu'il ne parvenait pas à préciser. Leur conversation cessa dès qu'il parut. Non sans une certaine déférence, mademoiselle de Kerlo présenta ses visiteurs à l'étranger qu'elle ne leur nomma pas; puis, tout de suite, Rosen se rapprocha de Marc, en murmurant: "Le temps presse, l'occasion est bonne... mettez-vous au piano et surtout pas de modestie! allez!"

Sans chercher à deviner les raisons qui inspiraient sa conduite, le jeune homme lui obéit, ne voyant et n'écoutant qu'elle, charmé de sa grâce, d'intérêt qu'elle lui témoignait, n'ayant qu'elle dans l'esprit et dans le cœur. Il ne semblait pas plus fier de personnes présentes que si le salon avait été vide et paisible dans son désir de plaire à son aînée une force qu'apparaissait il ne paraissait pas en core avoir recouvrée.

Il ouvrit le piano, posa sur le pupitre son épais manuscrit, et pour elle seule, quand elle se fut assise à côté de lui, il se mit à feuilleter l'opéra dont il avait écrit le poème et la musique.

"L'action, dit-il, se passe à Ceylan et à Canodje, aux temps des luttes légendaires dont les Vedas nous ont retracé les épisodes. Le rideau se lève sur la grande place de Ceylan, assignée par les armées de Huvana, roi de Canodje, et conduites par le jeune et héroïque Rama, l'héritier du trône.

"A droite, le temple de la déesse Sita; à gauche, le palais du vieux roi Ravanna, au fond, l'océan couvert de navires de guerre; au loin montent les bruits de la bataille engagée entre les deux armées ennemies.

"Devant le temple, des boyardes et des déviches, des enfants, des femmes, des vieillards, éperdus d'anxiété, prient et tremblent, conjurant les dieux de sauver leur patrie et leur roi.

"Soudain des portes du palais s'entreouvrent, livrant passage à la princesse Kaili, fille du roi Ravanna; elle vient mêler ses prières à celles du peuple et consulter l'oracle. A ce moment des soldats d'armes, des blessés, des fuyards envahissent la place, annonçant la défaite de Ceylan.

"Kaili supplie les prêtres de hâter le sacrifice et d'interroger la déesse, s'offrant elle-même en holocauste pour le salut de son père.

"Parmi les fumées des brazier chargés de parfums, une voix se fait entendre grave et lointaine comme si elle montait du fond de l'abîme: "Ceylan doit succomber; tel est l'arrêt suprême irrévocable. Mais la vie du roi peut être sauvée si sa fille consent à se vouer à la déesse et renonce pour jamais aux joies de l'amour au rêve d'une union terrestre.

"Ravanna vivra tant que sa fille demeurera vierge et que ce sacrifice ne sera point révélé! Si Kaili avouait ou proclamait son vœu, elle le rendrait ineffaçable. Tell est la volonté des dieux.

"La jeune fille consent et se dévoue. Soudain les remparts de la ville sont envahis par l'ennemi victorieux. Les portes sont abattues les incendies éclatent, le pillage commence. Le vieux roi cherche un refuge dans son palais; bientôt éerné de toutes parts: Kaili, prosternée, rappelle à la déesse son pacte et l'adjure de protéger son père. Le tonnerre éclate. Enfin Rama paraît: à sa vue, Kaili tressaille; jamais mortel si semblable aux dieux n'a ébloui ses regards. Il s'avance il contemple Kaili prosternée et suppliante; il commande à ses soldats d'épargner Ceylan; les incendies sont éteints, le carnage s'arrête; les vaincus enchaînés sont entraînés en captivité, mé-

LES PRENOMS

Le nom ne fait rien à la chose, Il suffit qu'on soit bien fâché Mais je ne rais pour quelle cause Ici chacun est mal nommé On dirait que dame nature. Chez nous a voulu s'amuser: Du graphologue d'aventure, Railleuse elle a du se gausser.

Voyez: Victoire est bien défaite: Claire a le teint tout basane A l'offense qui lui fut faite, Jamais élément n'a pardonné. Rose a le teint d'une négresse, Et fortuné n'a pas le sou: Hilarion pleure sans cesse, Et sévère rit comme un fou.

Fiacre n'aime pas la voiture: Flore ne peut sentir les fleurs: A ce pauvre bonaventure Il n'arrive que des malheurs. Baptiste n'est jamais tranquille: Zephyr et léger sont lourdauds: Rustique ne se plait qu'en ville, Et parfait n'a que des défauts.

Prudence agit en étourdie: Le beau fidèles est inconstant. Ce fait, a la mine hardie, C'est modeste, l'homme important Juste n'est rien moins qu'équitable Quoi de plus pervers qu'inocent. Aimé est bien loin d'être aimable, Et constance tourne à tout vent.

L'EMPLOI DES COMMUTATRICES

On sait que, pour le transport de l'énergie à distance, on utilise aujourd'hui de très hautes tensions, afin de diminuer principalement la perte en ligne par échauffement des conducteurs. En effet, si le voltage est élevé, l'ampèreage peut être modéré pour un même transport de puissance électrique, l'effet Joule dépendant essentiellement du carré de l'intensité du courant et de la résistance du réseau entier.

Cependant, malgré les énormes tensions employées actuellement, cette perte n'en existe pas moins, et, pour la compenser en partie, on emploie le survoltage. Dans les centres humides, il y a toujours également des pertes par effluves dans l'atmosphère et cela proportionnellement à la tension.

Les lignes de transmission d'énergie offrent une résistance qui se traduit toujours par une perte de tension, variable avec l'intensité du courant qui les traverse, il a donc fallu compenser cette perte par un artifice approprié afin d'obtenir au bout de la ligne la tension constante qu'exigent ordinairement les appareils d'utilisation. Presque tous les moyens employés consistent en transformateurs montés en survolteurs, expression qui indique clairement leur rôle et leur utilité.

LES GRANDES FORTUNES AMERICAINES

M. John D. Rockefeller n'est pas l'homme le plus riche du monde. Il est maintenant eclipsé par M. Ely Joseph, négociant en fer et acier enrichi pendant la guerre et dont l'income-tax s'éleva à 3 millions de dollars. M. Joseph tient boutique downtown, ce qui ne l'empêche pas de posséder yacht et automobiles et d'être locataire d'appartements de luxe dans Madison Avenue ainsi qu'à l'Hôtel Plaza.

Après Ely Joseph, vient Mary D. Biddle, de Philadelphie, qui paie deux millions de dollars d'impôt. M. John D. Rockefeller ne paie qu'un million cent mille. Le propriétaire de "Paperus", M. Harry F. Sinclair, est taxé pour 150,000 dollars; l'actrice Fannie Brice, MM. William K. Vanderbilt et Otto Kahn pour 50,000 dollars; miss Anne Morgan pour 45,000; M. Chauncey Dewey, pour 15,000; M. J. Pierpont Morgan, Auguste Belmont et Vincent Astor n'ont pas été imposés en 1923.

L'OPERA EN ANGLAIS

Depuis plusieurs années, un mouvement se fait jour chez nous en vue de remplacer les livres d'opéras en langues étrangères par des livres en anglais. La troupe d'opéra de Chicago, subventionnée par Mrs. Rockefeller Mac Cormick, ainsi que deux sociétés: "The Opera in our language" et le "David Bisham Memorial" exercent leur action dans ce sens. Un critique et auteur dramatique américain, M. Charles Henry Meltzer, a été chargé par Mrs. Mac Cormick de composer des livres en langue anglaise de l'Anneau des Nibelungen, Parsifal, Tristan et Isolde, Carmen, Paillasse, Lohengrin et Louise. On peut prévoir que, dans un avenir prochain, les opéras étrangers seront chantés en anglais sur la plupart des scènes américaines.

AU QUARTIER CLUB

D'après une annonce faite hier, M. Marc Antony, directeur au Petit Théâtre du Vieux Carré doit donner une série de conférences au Quartier Club, sur la peinture. A partir de Mercredi prochain il y aura une conférence chaque semaine, toujours le Mercredi.

lant leurs lamentations aux cris de triomphe des soldats de Rama. "Au deuxième tableau, arrivée à Canodje de l'armée victorieuse, chargée de butin et suivie de la troupe lamentable des captifs. Kaili soutient son père qui expire de fatigue et de faim.

Pour Vous Amuser

PAS CONTENTE LA DEMOISELLE Henri.—Bonjour, mademoiselle! Que je suis content de vous voir!... Il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue. Congédone.—Insolent!... Sachez qu'il y a trois ans à peine que j'ai eu mes vingt-neuf ans!

SUR LA RUE

Armand.—Tu enlèves ton chapeau pour saluer cette jeune fille que tu ne connais pas? Lucien.—Oui, c'est vrai, je ne la connais pas, mais mon frère la connaît et j'ai sur la tête le chapeau de mon frère.

ENTRE AMIS

Arène.—Mais voyons, tu rends la fremine absolument ridicule à agir comme tu le fais. Narcisse.—On dira ce qu'on voudra, je me moque du tiers comme du quart. Arène.—Peut-être... mais tu as tort de te moquer de ta moitié.

MEME TYPE

Annette.—Mais, maman, je ne puis pas l'épouser!... il n'a que des idées absolument idiotes. La maman.—Bahl ton père était pareil avant notre mariage, et regarde-le maintenant!...

LA RAISON

Le mari.—Le dîner est exquis aujourd'hui. Madame.—Oui, la bonne attend de la visite cet après-midi.

EXPERIENCE

Entre donc, ne te fais donc pas prier! C'est que j'ai peur de ton nouveau chien; est-ce qu'il mord? Je ne sais pas encore, mais j'aimerais à tenter une expérience sur toi. Entre donc!

L'ALPHABET

L'instituteur.—Marcel, tu connais ton alphabet? Marcel.—Oui, monsieur. L'instituteur.—Quelle lettre vient après A? Marcel.—Toutes les autres, monsieur.

DES BANDITS RUSSES ARMES

Moscou.—L'express Varsovic-Moscou a été arrêté et pillé par des bandits entre Borissoff et Orsha, à environ 100 milles à l'intérieur de la Russie. "Les bandits avaient dévisé les écluses des rails.

Dix d'entre eux, armés de fusils et de revolvers, ont envahi le train, composé de trois wagons de troisième classe, d'un wagon-restaurant et d'un wagon-lits.

Les voyageurs, endormis, ont été réveillés par des coups de feu en guise d'avertissement. Les bandits ont fait alors ranger sur une seule ligne et ont procédé au pillage du train et à la foule des voyageurs. Un fonctionnaire du ministère des affaires étrangères anglais, M. Boston, a été dépouillé de ses vêtements et de sa narçotte, mais les dépêches anglaises n'ont pas été touchées. Des Italiens qui allaient rejoindre la mission italienne à Moscou ont été dépouillés de plusieurs milliers de dollars.

A un colon polonais, attaché militaire à Moscou, on a pris 500 dollars. L'express est arrivé à minuit, avec 3 heures de retard.

Le maître de l'oiseau de Paradis est seul à porter une plume superbe. Il est si soigneux de son plumage qu'il ne se pose jamais à terre, mais perché. On le chasse à l'aide de filets spéciaux qui n'endommagent pas son plumage.

Se Sentait Fatiguee Tout le Temps

Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait des reins. Prit Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces à Cardui," dit une lettre de Mme Cora Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

"J'étais épuisée au point qu'une famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes éplettes.

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous de l'ouvrage de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui.

"Je souffrais des maux de reins et je tombais dans mes membres. Je pouvais à peine me traîner—épuisée, toujours fatiguée. "C'était un supplice pour moi d'essayer à faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne.

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant constamment de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera. Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malades (femmes), qui faisait des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits plus haut.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.

CUNARD

En France en 6 jours ou moins, sur un des "Trois Géants" partant chaque Mardi pour Cherbourg—

BERENGARIA AQUITANIA MAURETANIA

Courtoisie. Confort. Cuisine par excellence.

Renseignez vous chez l'agent de la Cie Cunard, 205 Rue St. Charles, Nouvelle-Orléans, Louisiana.